

Michaël Ferrier

# Mémoires d'outre-mer

roman

L'INFINI

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

### *Essais*

LA TENTATION DE LA FRANCE, LA TENTATION DU JAPON – *Regards croisés* (dir.), Picquier, 2003.

CÉLINE ET LA CHANSON : DE QUELQUES OREILLES QUE LA POÉTIQUE DE CÉLINE PRÊTE AUX FORMES CHANTÉES, Éditions du Lérot, 2004.

LE GOÛT DE TOKYO, anthologie, Mercure de France, 2008.

Maurice Pinguet, LE TEXTE JAPON, INTROUVABLES ET INÉDITS (éd.), Seuil, 2009.

JAPON : LA BARRIÈRE DES RENCONTRES, essai, Cécile Default, 2009.

### *Romans*

KIZU (*La lézarde*), Arléa, 2004, rééd. Arléa poche, 2013.

TOKYO, PETITS PORTRAITS DE L'AUBE, Gallimard, 2004 (Prix littéraire de l'Asie 2005), rééd. Arléa poche, 2010.

SYMPATHIE POUR LE FANTÔME, Gallimard, 2010 (Prix littéraire de la Porte Dorée).

### *Récit*

FUKUSHIMA. *Récit d'un désastre*, Gallimard, 2012 (Prix Édouard-Glissant), « Folio » n° 5549.

*L'Infini*

Collection dirigée  
par Philippe Sollers



MICHAËL FERRIER

MÉMOIRES  
D'OUTRE-MER

roman

*nrf*

GALLIMARD





*Pour mon père*



Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les  
pays

ARTHUR RIMBAUD

Je ne suis d'aucune nationalité prévue par les  
chancelleries

AIMÉ CÉSAIRE



Au cimetière de Mahajanga, il y a trois tombes. Elles brillent, insoupçonnables, au soleil de midi. Toutes les trois sont presque identiques, même taille, même couleur, mêmes dimensions. Des formes simples et lisses, des épurés : sans sculptures ni gravures, sans jardinières ni ornements, les trois rectangles de pierre semblent posés sur la terre comme des navires qui filent sur l'eau. Orientées au sud-ouest, tournées vers la mer, elles sont placées au même niveau, groupées dans une texture géométrique et reliées par des couloirs de dégagement envahis par les herbes, parcourus de quelques lézards à l'œil vif, à la langue agile. À leur tête, une croix simple, sans inscription, croix de chemin plus que de cimetière.

Dans leur élégance sobre et discrètement travaillée, les trois sépultures provoquent immédiatement la plus grande perplexité. Rien de lugubre, rien qui glace le cœur. Rien de sinistre ni de sépulcral. La pierre est claire, sûrement enduite et peinte, elle forme une surface plane, nue et dépouillée,

d'une matière absorbant la lumière, absolument dénuée de détails. La blancheur des trois tombes attire le regard dès qu'on entre dans le cimetière : les gens du coin les appellent les Trois Lumières. À partir d'un coffre quadrangulaire, chaque pierre tombale est composée de trois gradins s'éta-geant progressivement vers le ciel en plates-formes superpo-sées – comme autant d'accroissements du mastaba initial à plan carré – qui semblent en démultiplier l'éclat et suscitent un étrange pouvoir luminescent.

Alors, l'œil est saisi comme en un tableau par l'insolite réseau de courbes que les tombes suscitent : selon l'heure du jour et la course du soleil, la découpe des ombres et le passage des vents, le jeu des branchages dessine sur les dalles claires une série de motifs multiples et toujours recommencés : une ancre, une barque, un poisson... L'en-semble dégage une sensation de grâce dans le contour et dans les lignes, de légèreté et d'aisance dans la position des parties. Le rapport des formes et de la matière, des relations et des proportions, de la profondeur et de la perspective donne une impression unique, à la fois inexplicable et inépuisable : les angles et les arêtes des stèles semblent opé-rer une étrange conjonction du mouvement et de l'immo-bilité. On s'approche, on recule, le regard passe d'une tombe à l'autre, les trois croix dansent dans la douceur marine et le parfum léger des manguiers.

Elles ne sont jamais plus belles que maintenant, à midi, le soleil au zénith – illumination verticale... On aime à

parler des cimetières comme des lieux de silence et de mélancolie, où viendrait se recueillir toute la moisissure finale de l'existence, comme si nos vies étaient vouées à la déchéance ou, au mieux, au mausolée. Mais non, pas ici. C'est tout un ramdam ici, son et poussière... À droite, le chuintement furtif d'un héron vient de surgir de la côte. Plus loin, sur l'océan, le bourdonnement d'un avion. Et là-bas, tout en bas, tout un orchestre tapi de menus mouvements dans l'herbe, glissade des grenouilles, crépitement des crabes, grésil des araignées blotties dans leur travail de toile... C'est le peuple des interstices, invisible et musical : il faut avoir l'oreille absolue pour l'entendre, sous le cliquetis des fourmis chargées d'un attirail de paille et de trésors dérisoires, pacotille bruissante des cimetières.

Alors, à mesure qu'on les regarde, des cercles de musique semblent monter et s'élargir autour du triolet de tombes. Les ombres tremblent. Les vangas à tête blanche tressaillent, des râles et des vanneaux s'envolent en sifflant des bambous. Les oiseaux tek-tek donnent le rythme, les serpents dansent, parfois croqués d'un coup de mâchoire par les chiens fureteurs. De temps en temps, un solo de libellule ou l'improvisation d'un papillon blanc... Maintenant, le moindre déplacement latéral ouvre un angle supplémentaire dans la vision et donne naissance à une multiplicité de souffles, de corps, d'accents, de personnages qui sont autant de traces ouvertes et qui ne se referment pas. Maxime, Pauline, Willy, Francis... Nuñez, Beau-Bassin, Maurice... Tous les prénoms du temps-longtemps... Tante Émilía, Marie

Adélia d'Albrède... Éliane... N'y a-t-il plus personne pour écouter leur histoire et recueillir doucement la rumeur bon-dissante des conques de mer et des nuits humaines ?

Ces gens étaient des aventuriers, des Outre-mer. Ils venaient de loin, de l'Inde ou de l'Afrique, d'Europe ou bien de Chine, ils venaient de bien plus loin encore sur l'éperon de leur désir : ils arrivaient de toujours, ils s'en allaient partout. C'étaient des explorateurs, des romanesques. Ils savaient lire les cartes et les cœurs, manier leur sexe et leurs sextants. Enclins au libertinage des mœurs et de la pensée, ils changeaient en quelques années de pays, de religion, d'état et de fortune. Ils restaient fidèles à eux-mêmes pourtant à travers leurs tribulations, maîtres de l'esquive et de la feinte, experts en l'art de la navigation.

Descendants d'esclaves ou d'hommes libres, d'Africains pourchassés, d'Indiens engagés, de Chinois émigrés, d'Arabes exilés, de Juifs excommuniés, d'Européens expatriés, de Grecs déplacés, d'insulaires dispersés, ils savaient depuis longtemps que l'origine n'est rien et n'a pas plus de valeur qu'une châtaigne enchâssée dans sa bogue ou qu'un manuscrit qui reste roulé dans son étui. En même temps, de ces origines ils gardaient la mémoire – sous forme de stigmatisme ou sous forme de fruit – et la portaient fièrement sur le déploiement des eaux.

\*



En voici trois, maintenant, devant moi. Trois tombes, trois personnes, trois îles. La sépulture de gauche est la plus éloignée du chemin. C'est la seule à porter un nom, celui de Maxime Ferrier, gravé sur une feuille de cuivre au pied de la croix :

MAXIME FERRIER

(1905-1972)

Celle de droite est celle d'Arthur Dai Zong dont le nom n'est pas sur la stèle mais se trouve inscrit au registre, à l'entrée du cimetière. Il se décompose ainsi, en caractères chinois :

阿手 (Ha Chou, c'est-à-dire Arthur), 岱宗 (Dai Zong). C'est une signature étrange, dont on n'a pas encore compris tout ce qu'elle avait à dire.

Quant à la dernière tombe, au centre, elle ne porte aucune marque distinctive. Pas de date ni de nom : et pourtant c'est elle qui m'a conduit jusqu'ici.

Plus loin sur la droite, reposent des soldats de l'expédition coloniale menée par la France en 1895 et, un peu plus loin encore, des soldats anglais de la prise de Mahajanga, en 1942. Les morts français ont droit à un monument, « à la mémoire des militaires et auxiliaires indigènes morts au service de la France ». Les morts anglais n'ont droit à rien. Ce sont pourtant eux qui, ici comme ailleurs, s'étaient dressés – presque seuls – contre les troupes

françaises du gouvernement de Vichy, dans cette île dont l'enjeu était autant stratégique que symbolique puisque, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, les idéologues antisémites, rêvant d'étoiles jaunes sur l'île Rouge, y avaient songé pour servir de lieu de déportation aux Juifs d'Europe.

Terre d'esclavage, de colonie, terre d'exil et de relégation : dans l'humble cimetière de la Corniche les mémoires ne se déchirent pas, elles s'épaulent. Elles ne sont pas muettes de douleur mais elles ne sont pas non plus bavardes, elles ne s'interpellent pas, elles ne jacassent pas leurs misères. Elles savent que, chaque fois qu'une tombe disparaît, c'est le cimetière tout entier qui en est mutilé.

\*

Les vents se lèvent. Les alizés soufflent du large et les trois tombes semblent désormais trois frégates en ordre de bataille, accompagnées par le cri des mouettes et le murmure des pluies. Le temps s'accélère et remonte à sa source. Sur chacune des trois tombes, je peux suivre désormais à la trace le déplacement des volumes, passant du vert au bleu et du bleu à l'or. Je vois les hachures et les contours, les segments et les stries, l'immense broderie du temps dans laquelle la mort intercale parfois un morceau de velours noir.

J'entends la rumeur du passage et des grandes migrations, l'énorme passade du courant, les voyages, les errances

portées par les bras de mer et les épaules du vent. J'écoute. C'est une partition de roche et de feuillages, de tissus indiens et de bonbons anglais, une musique d'une légèreté incroyable, voltige des papillons, forêts et voix superposées.

Il ne me reste plus qu'à les suivre maintenant. Je m'avance sur la route qui descend en pente douce vers la mer. J'ai griffonné dans mon carnet à spirale les quelques mots qui figurent sur la tombe de Maxime. Sous son nom, en italique, une épitaphe crayonnée sous la forme d'une inscription malgache à même la pierre :

*Ho velona fa tsy ho levona*

C'est une phrase étrange, dont on saura plus tard tout ce qu'elle signifie. Elle joue sur deux mots qui se font écho et répercutent à l'infini le miroitement de leurs trois syllabes, *velona* (vivant) et *levona* (anéanti). Tout ce que l'histoire qui va suivre raconte, tout ce qu'elle dit de la vie tient dans ces quelques syllabes, dans leur déplacement délicat, dans le déploiement de ce phrasé en langue étrangère et ce qu'il signifie :

*Pourvu qu'elle soit vivante et non anéantie*

